

Chronique de morts annoncées



« En vérité, Messieurs, je ne sais pas comment une âme peut garder son courage, à la pensée des immenses réserves d'écriture qui s'accumulent dans le monde. Quoi de plus vertigineux, quoi de plus confondant pour l'esprit que la contemplation des murs cuirassés et dorés d'une vaste bibliothèque ; et qu'y a-t-il aussi de plus pénible à considérer que ces bancs de volumes, ces parapets d'ouvrages de l'esprit qui se forment sur les quais de la rivière, ces millions de tomes, de brochures échouées sur les bords de la Seine, comme des épaves intellectuelles rejetées par le cours du temps qui s'en décharge et se purifie de nos pensées ? »

Paul Valéry, Discours de réception à l'Académie française
au fauteuil d'Anatole France [1927].

EN 1831, dans des pages immédiatement célèbres de *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo célèbre le sacre du livre, en même temps qu'il le dénonce comme un dangereux *serial killer* : « *Le livre va tuer l'édifice*. L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution mère. C'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle totalement, c'est la pensée humaine qui dépouille une forme et en revêt une autre, c'est le complet et définitif changement de peau de ce serpent symbolique qui, depuis Adam, représente l'intelligence¹. » Pour Hugo, l'imprimerie consacre la véritable naissance du livre, et en fait l'emblème offensif d'une modernité démocratique de la pensée : optimisme caractéristique du « moment 1830 », où les promesses du libéralisme politique, les progrès de la librairie et de l'édition, les reconfigurations de la société post-révolutionnaire font entrer l'Europe occidentale dans l'âge de la littérature-texte². Le sacre de l'écrivain va de pair avec la célébration du Livre.

Le triomphe est bref et le désenchantement prompt. L'entrée de la France dans sa première ère médiatique de masse, en 1836, consacre une double évidence : le livre, de médiateur universel, devient objet médiatisé, tout comme son auteur et le discours qu'il porte ; la civilisation de l'imprimé menace de

1. Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris* [1831], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, p. 182.

2. Cette notion a été développée et théorisée par Alain Vaillant, notamment dans *L'Amour-fiction. Discours amoureux et poétique du roman à l'époque moderne*, Presses universitaires de Vincennes, 2002, p. 22 sq.

devenir très vite civilisation du journal³. Sous la Monarchie de Juillet s'amorce un discours dont la tonalité lugubre et les accents catastrophistes ne feront que s'accroître sous le second Empire: le livre va mourir, le livre est mort. L'agonisant est tenace, le cauchemar aussi: alors même que la Troisième République, dans son dispositif scolaire, confie à la littérature française un rôle de premier plan dans la définition de l'identité nationale républicaine, alors que les lois Ferry forment des cohortes de nouveaux lecteurs, nombre d'artistes et d'intellectuels vivent dans l'angoisse la fin du livre.

Ce discours catastrophiste reprend et reconfigure un certain nombre de lieux communs, attestés depuis la révolution Gutenberg⁴; la vitalité de ces discours apocalyptiques tient à leur plasticité, mais aussi à leur efficacité symbolique sans faille: le livre, essentialisé voire mythifié, devient l'incarnation indissociablement matérielle et spirituelle du savoir et du patrimoine littéraire de l'humanité; ses destinées, individuelles et collectives, constitueraient des indices indirects mais irréfutables de la situation réservée aux auteurs, aux intellectuels et aux professionnels des lettres dans la sphère publique, tout en reflétant leurs rapports de pouvoir respectifs à l'intérieur du champ littéraire. La hantise de la mort du livre est caractéristique des périodes de crise économique, intellectuelle et symbolique; s'y donne à lire, entre reportage dramatisé et autofiction morose, un autoportrait anamorphosé de l'écrivain par temps d'orage.

Né de la fracture révolutionnaire, le XIX^e siècle prend acte des ruptures culturelles qu'occasionne l'anéantissement de tout un système de conservation, de circulation et de production des livres; la bibliophilie s'impose comme un réflexe patrimonial, que sous-tend une réflexion sur les morts et renaissances du livre à l'ère des révolutions. Au-delà de ce traumatisme fondateur, l'entrée de la France dans sa première ère médiatique de masse rompt le pacte qui liait la littérature au livre, dont le statut privilégié, au sein de la civilisation de l'imprimé, semble menacé. Si les progrès de l'imprimerie, de l'édition et de l'alphabétisation entraînent une indiscutable démocratisation de l'objet-livre, celle-ci est souvent ressentie comme une forme de mort spirituelle, discours et pratiques visant désormais à combler le déficit symbolique qui menace le livre et, par là même, la littérature.

3. Cf. *La Civilisation du journal*, D. Kalifa, P. Régnier, M. È. Thérenty et A. Vaillant dir., Paris, Nouveau Monde éditions, 2012.

4. Voir à ce sujet le bel article de Pascal Durand, « "Quant au livre". Prophéties et pouvoirs », *Édition et pouvoirs*, Jacques Michon dir., Presses de l'université Laval, 1995, p. 285-304.

APOCALYPSE NOW

La Révolution française a mis fin à l'ancien régime du livre : la dispersion, au fil des ventes publiques, des bibliothèques des congrégations et des aristocrates émigrés a déstabilisé tout un système de conservation et de circulation des ouvrages, désormais dispersés, parfois détruits et souvent perdus. Le Paris de la Restauration affiche les résultats de cette dislocation : les bouquinistes et les antiquaires regorgent de livres anciens, les ventes proposent nombre de volumes rares ou précieux, cependant que les Académies de province, comme les grandes bibliothèques, commencent à recenser et à cataloguer les fonds menacés.

Le désastre n'est pas uniquement matériel ; au-delà du viol et du démantèlement des bibliothèques privées ou religieuses, une question plus essentielle se pose : le patrimoine culturel d'Ancien régime, qu'incarnent et transmettent ces livres, a-t-il encore un sens et une signification dans la société nouvelle née de la Révolution ? Dès 1797, Sénac de Meilhan confie cette réflexion au président de Longueuil, aristocrate progressiste, lorsqu'il annonce à son fils spirituel, le marquis de Saint-Alban, la vente de sa bibliothèque :

Je ne suis point surpris, mon cher marquis, de l'article que vous avez lu dans les papiers publics, concernant ma bibliothèque, que la nation a mise en vente ; et je vous dirai ce qu'un homme de lettres a dit en pareil cas : *Je n'aurais guère profité de mes livres, si je ne savais pas les perdre [...]*

Si nous examinions attentivement quels doivent être les effets de la Révolution sur les esprits, la perte que vous faites vous paraîtra peu sensible [...]

À mesure que l'esprit avance, une multitude d'ouvrages disparaît⁵.

La passion bibliophile répond à cette menace d'engloutissement ou de dispersion⁶ ; elle constitue le versant livresque de l'engouement patrimonial propre aux premières décennies du siècle, qu'elle soit le fait de collectionneurs avertis ou de bibliomanes frénétiques. Malheureusement, l'une et l'autre

5. Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, repris dans *Le Roman noir de la révolution*, Paris, Nathan, « Complexe », 1997, p. 270 et 279 pour la dernière formule.

6. Sur ce point, voir notamment la synthèse de Dominique Pety, *Les Goncourt et la collection. De l'objet d'art à l'art d'écrire*, Genève, Droz, 2001, ainsi que l'article de Marie-Françoise Montaubin, « Bibliophilie ou histoire de la littérature ? Les Grottesques de Théophile Gautier », *L'Invention médiatique de l'histoire littéraire. L'atelier de Théophile Gautier*, Corinne Saminadayar-Perrin dir., *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 36, 2014.

espèce, à en croire Nodier, sont en voie de disparition, principalement pour des raisons socio-économiques ; les nouvelles élites bourgeoises qui triomphent avec la Monarchie de Juillet n'ont ni la tradition ni le goût des lettres :

Nos grands seigneurs de la politique, nos grands seigneurs de la banque, nos grands hommes d'État, nos grands hommes de lettres sont généralement bibliophobes. Pour cette aristocratie imposante que les heureux perfectionnements de la civilisation ont fait prévaloir, l'éducation et les lumières du genre humain datent tout au plus de Voltaire [...] Comme tout est dans Voltaire, le bibliophobe ne se ferait pas plus de scrupule qu'Omar de brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Ce n'est pas que le bibliophobe lise Voltaire, il s'en garde bien ; mais il se félicite de trouver en Voltaire un prétexte précieux à son dédain universel pour les livres⁷.

D'ailleurs Voltaire lui-même a dénoncé le culte bibliomane des livres rares. De quoi fournir un argumentaire à tous les frères et cousins de Homais... Lesquels ne sont pas rares, ainsi que le déplore Nerval vingt ans plus tard : « Le goût des collections de livres, d'autographes et d'objets d'art, n'est plus généralement compris en France⁸. » Aussi les riches bibliothèques mises sur le marché depuis un demi-siècle se trouvent-elles dispersées dans l'Europe entière, ce nomadisme intensif rendant très difficile la localisation de tel ou tel ouvrage : « Tout disparaît peu à peu [...] parce que la race des collectionneurs littéraires et artistiques ne s'est pas renouvelée depuis la Révolution. Tous les livres curieux volés, achetés ou perdus, se retrouvent en Hollande, en Allemagne ou en Russie⁹. » Ce phénomène se trouve aggravé par les défaillances des bibliothèques, censées pourtant protéger le patrimoine ; sans assurer un accueil réellement démocratique du public (les horaires d'ouverture en témoignent), les grands établissements publics s'avèrent incapables de contrôler leur fonds : « Il y avait aux imprimés dix-neuf éditions de *Don Quichotte*. Aucune n'est restée complète [...] Puis, de temps en temps, une édition se dépareille, un livre curieux disparaît, grâce au système trop large qui consiste à ne pas même demander les noms des lecteurs¹⁰. »

7. Charles Nodier, « L'Amateur de livres », *Les Français peints par eux-mêmes* [tome 3, 1841], Paris, Robert Laffont, « Omnibus », 2004, p. 327.

8. Gérard de Nerval, *Les Faux-Saulniers*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, p. 114.

9. *Ibid.*, p. 52.

10. *Ibid.*, p. 9.

Face à ce vertige du démantèlement et de la perte, les bibliophiles dont Nodier et tant d'autres proposent la physiologie sont obsédés par la quête du Livre unique, dont la découverte et la possession suffiraient à garantir la restauration d'une totalité perdue, ainsi que l'identité même du collectionneur – quête indéfinie et vouée à l'échec, mais symptomatique. Le livre ancien finit par incarner son auteur, incrustant dans le monde contemporain un minuscule fragment d'un passé évanoui. Scalion de Virbluneau est ainsi exhumé aux yeux des lecteurs de Gautier : « Quand à l'extérieur physique, s'il n'est pas des plus brillants, il n'est pas non plus mal partagé. Son livre a une figure assez honnête et prévenante; c'est un petit in-18 habillé de rouge, avec quelques restes de dorure sur le dos; le papier n'est point trop jauni ni piqué des vers [...] Tel qu'il est, ce petit volume devait tenir assez bien son rang dans les oratoires des belles jeunes dames du XVI^e siècle¹¹. » Inversement, le bibliophile lui-même devient l'un des doubles de ces volumes auxquels il a sacrifié sa vie, d'où cette épitaphe burlesque composée par Nodier en l'honneur d'une obstinée Victime du livre : « Ci-gît sous sa reliure de bois, un exemplaire in-folio de la meilleure édition de l'homme, écrit dans la langue de l'âge d'or que le monde ne comprend plus. C'est aujourd'hui un bouquin gâté, maculé, mouillé, dépareillé, imparfait du frontispice, piqué des vers, et fort endommagé de pourriture. On n'ose attendre pour lui les honneurs tardifs et inutiles de la réimpression¹². »

Les livres seraient-ils les premiers martyrs des révolutions? L'incendie des bibliothèques annonce-t-il toujours une incursion de la barbarie menaçant la civilisation des honnêtes gens? Telle est la lecture que les partis de l'Ordre suggèrent avec insistance – alors même que la Monarchie de Juillet non plus que le second Empire ne semblent prouver l'attachement des nouvelles élites industrielles et bourgeoises à la culture du livre. D'où, chez les romantiques de sensibilité républicaine, une insistance à rétablir certaines vérités que l'histoire des vainqueurs tend à occulter, notamment au moment du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte. Dans la fiction délibérément oppositionnelle des *Faux-Saulniers*, parue en feuilleton dans *Le National* d'octobre à décembre 1850, le narrateur dénonce, au travers d'une digression anecdotique, les contempteurs des foules en révolution. Le jour où éclate la révolution de Février, un bibliophile inquiet se présente au Palais-Royal envahi par le peuple,

11. Théophile Gautier, « Scalion de Virbluneau », *Les Grotesques*, Fasano-Paris, Schena-Nizet, 1985, p. 88.

12. C. Nodier, *Le Bibliomane*, cité par D. Pety, *Les Goncourt et la collection*, op. cit., p. 160.

et s'informe des destinées d'une précieuse édition du *Perceforest*. Apprenant que seuls sont en place trois volumes sur les quatre composant l'œuvre, l'ami des livres jette un cri d'alarme : « Les révolutions sont épouvantables ! », avant de courir à l'Hôtel-de-Ville alerter le Gouvernement provisoire. Après enquête, François Arago apporte un heureux dénouement à cette micro-tragédie : « Le *Perceforest* n'était incomplet que parce qu'on en avait prêté précédemment un volume¹³. » Voilà le peuple de Paris lavé d'un crime qui, malheureusement, entache toujours la réputation d'Omar, le chef sarrasin qui, à en croire la version attestée par l'histoire autorisée, aurait mis le feu à la bibliothèque d'Alexandrie au moment de la prise de la ville. Un passage des *Faux-Saulniers* rétablit une vérité explosive, en cette période d'offensive cléricale :

La bibliothèque d'Alexandrie et le *Sarapéon*, ou maison de secours, qui en faisait partie, avaient été brûlés et détruits au quatrième siècle par les chrétiens, – qui, en outre, massacrèrent dans les rues la célèbre Hypathie, philosophe pythagoricienne. – Ce sont là, sans doute, des excès qu'on ne peut reprocher à la religion, – mais il est bon de laver du reproche d'ignorance ces malheureux Arabes dont les traductions nous ont conservé les merveilles de la philosophie, de la médecine et de la science grecques, et y ajoutant leurs propres travaux, – qui sans cesse perçaient de vifs rayons la brume obstinée des époques féodales¹⁴.

Dans le vibrant plaidoyer républicain qu'est *La San Felice*, Dumas s'en prend plus directement à une légende noire que la contre-révolution a solidement implantée : le massacre des bibliothèques et de leurs propriétaires, éclairés et progressistes, par des paysans furieux attaquant un château. Tel est précisément le schéma que reprend l'épisode de l'assaut contre la demeure du duc della Torre, dans la baie de Naples. Mais cette scène de pillage et d'incendie inverse systématiquement tous les lieux communs stigmatisant la barbarie révolutionnaire. D'un point de vue politique, les rôles sont inversés. Les frères della Torre sont de fervents soutiens de la République parthénopeenne récemment établie par les Français ; le plus jeune, don Clemente, a passé plusieurs mois en prison pour ses convictions démocrates, cependant que son aîné s'occupe davantage de sa bibliothèque que du soin de perpétuer son nom et sa race : « Bibliomane acharné, il faisait une collection de livres rares et de manus-

13. G. de Nerval, *Les Faux-Saulniers*, *op. cit.*, p. 90.

14. *Ibid.*, p. 9.

crits précieux. La bibliothèque royale elle-même – celle de Naples, bien entendu – n'avait rien que l'on pût comparer à sa réunion d'Elzévir¹⁵. » Face à une dynastie décadente, dont le souverain en titre est un inculte notoire, le duc défend l'idéal d'un patrimoine humaniste européen, faisant de la jeune République l'héritière de siècles de civilisation.

Quant à l'attaque du château, elle est déclenchée par le contre-révolutionnaire militant Fra Pacifico : alors que celui-ci vient de confisquer un superbe thron au nom de saint François, don Clemente défend les droits du pêcheur qui doit cette belle prise à son travail. Fra Pacifico ameut la foule contre son adversaire, qualifié d'athée et de jacobin. C'est un peuple aliéné par le fanatisme qui se retourne contre ses propres défenseurs, le pillage de la bibliothèque faisant partie des dommages collatéraux causés par la sanglante prédication de Fra Pacifico :

[Don Clemente] vit passer dans l'air, venant d'en haut et tombant dans la rue, des papiers et des livres.

Il comprit que ces furieux étaient montés au second étage, avaient brisé la porte de l'appartement de son frère, qui peut-être même, ne soupçonnant aucun danger, l'avait laissée ouverte [...], et que ces papiers, c'étaient les autographes, les livres, les Elzévir du duc della Torre, que ces misérables, dans leur ignorance des trésors qu'ils gaspillaient, jetaient par la fenêtre¹⁶.

Lorsqu'il écrit *Quatrevingt-treize* dans le contrecoup de l'Année terrible, alors que la Commune a réactivé le questionnement sur la violence révolutionnaire et les menaces qu'elle ferait peser sur la civilisation¹⁷, Hugo revient sur les filiations ambiguës entre la culture du livre et la pensée (la pratique aussi) de la Révolution. La bibliothèque de la Tourgue, adossée tardivement au donjon médiéval, fragilise la place forte féodale en l'ouvrant à la modernité : c'est entre ces murs que Gauvain, élevé par Cimourdain, devient homme et citoyen. C'est là aussi que les enfants de Michelle Flécharde (dix ans à eux trois) procèdent à un deuxième martyr (et un troisième massacre) de Saint-Barthélémy, dépeçant impitoyablement l'ancien évangile apocryphe relatant la vie du saint.

15. Alexandre Dumas, *La San Felice* [1864-65], Paris, Gallimard, « Quarto », 1996, p. 300.

16. *Ibid.*, p. 312-313.

17. Cf. Corinne Saminadayar-Perrin, « Le roman du débat républicain, 1870-1912 », *Les Romans de la Révolution au XIX^e siècle*, Aude Déruelle et Jean-Marie Roulin dir., Paris, Armand Colin, 2014.

En écorchant vif le vieux livre, objet de vénération par tout le voisinage, les petits paysans font, à leur manière, œuvre révolutionnaire, et « taillent en pièces l'histoire, la légende, la science, les miracles vrais ou faux, le latin d'église, les superstitions, les fanatismes, les mystères, déchir[ant] toute une religion de haut en bas¹⁸. » Le dépeçage du livre, prélude à l'holocauste de la bibliothèque, constitue une innocente (quoiqu'impitoyable) réplique de la violence historique contemporaine; mais il ouvre aussi « l'immense avenir ».

LA FIN DE LA CULTURE DU LIVRE

Ces menaces matérielles sont aggravées par une conviction dominante à partir des années 1830, suite à l'invention de la « presse à bon marché » (*La Presse* et *Le Siècle*, 1836), puis du « journal à un sou » (*Le Petit journal*, 1863) : le journal tuera le livre. De fait, la période est vécue comme un séisme : la fonction même de l'écrivain dans le système de production culturelle est soumise à une redéfinition radicale, qui menace l'auteur dans ses prérogatives économiques et symboliques.

L'écrasement du livre par le journal tient, en premier lieu, aux modifications que la presse provoque dans les pratiques de lecture des contemporains. L'essor de la chronique-causerie, la multiplication des genres brefs (choses vues, sketches dialogués, nouvelles à la main), la littérature en tranches que propose le feuilleton habituent le public aux micro-formats consommables en temps réduit et sans grande concentration intellectuelle – d'où le vocabulaire culinaire dénigrant ces textes de consommation courante, « tartines » à base de clichés et d'esprit bas de gamme. Et les défenseurs de la « grande culture » de condamner cette débâcle de l'intelligence, les notables eux-mêmes se détournant des livres « sérieux » (reconnaissables, entre autres, à leur grand format...) au profit du journal et de ses produits dérivés (physiologies, mémoires de célébrités, recueils de chroniques). Quant aux plus démunis culturellement, le peuple, les femmes et les enfants, ils n'ont d'autre accès à la littérature que les séductions dangereuses du roman feuilleton : les voilà détournés d'emblée d'une culture du livre fondée sur l'exigence intellectuelle et esthétique (la « littérature difficile », persiflent les adversaires de Nisard et consorts...)

Plus grave : la civilisation du journal, proclament certains, est incompatible avec la survie du livre, au sens où la création littéraire elle-même se trouve

18. Victor Hugo, *Quatrevingt-treize* [1873], Paris, GF, 2002, p. 323.

affectée par la suprématie du journal. Les écrivains les plus doués, une fois happés par l'écriture périodique, n'ont ni la possibilité ni même le désir de mûrir une grande œuvre: le plus pur de leur talent s'épuise dans les textes éphémères et biodégradables (les journalistes écrivent sur du sable), lesquels épuisent d'avance la sève qui aurait dû nourrir le livre à venir. Certains ouvrages, par ailleurs, sont contaminés par l'écriture éparpillée, séquencée, discontinu propre au journal; le livre se défait de l'intérieur, victime d'une entropie d'autant plus grave que, dans le cas des *Hommes de lettres* des Goncourt, elle est due à son objet: « Peu d'invention, – pas de composition, – des pages détachées, qui pleuvent les unes sur les autres et qui ressemblent à un feuilleton perpétuel, – des événements et des détails sans aucune originalité, – des conversations notées peut-être sur place, – des mots tenus en réserve [...] Ils ont cru faire un livre, et ils n'ont soufflé qu'une pochade... brillante et bruyante¹⁹. » Malgré l'apparente cohérence matérielle du volume, celui-ci ne présente souvent plus la forte cohérence organique d'un véritable livre. Il est révélateur que Baudelaire ait prévu de conserver, en tête du *Spleen de Paris*, la « Lettre à Arsène Houssaye » qui initialement présentait les poèmes en prose publiés dans le feuilleton de *La Presse*: « Je vous envoie un petit ouvrage dont on ne pourrait dire, sans injustice, qu'il n'a ni queue ni tête, puisque tout, au contraire, y est à la fois tête et queue, alternativement et réciproquement. Considérez, je vous prie, quelles admirables commodités cette combinaison nous offre à tous, à vous, à moi et au lecteur. Nous pouvons couper où nous voulons, moi ma rêverie, vous le manuscrit, le lecteur sa lecture²⁰. » Le livre tombe en morceaux, tout élément de la macro ou de la microstructure tendant à s'autonomiser; on aura reconnu le style de décadence tel que le définira Bourget, « où l'unité du livre se décompose pour laisser place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser place à l'indépendance du mot²¹... »

Ces prophéties de malheur sont exactement contemporaines (le paradoxe n'est qu'apparent) de la révolution éditoriale qui, grâce aux progrès corrélés de la technique et de l'alphabétisation, provoque un accroissement sans précédent de la production et de la diffusion des livres sur l'ensemble du territoire. La

19. Barbey d'Aurevilly, « *Les Hommes de lettres* d'Edmond et Jules de Goncourt », *Le Pays*, 28 mars 1860.

20. Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, Paris, Le Livre de Poche, 2003, p. 59.

21. Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* [1883], Paris, Gallimard, 1993, p. 16.

mort du livre serait ainsi la conséquence, inattendue mais nécessaire, de cette entrée du marché de l'imprimé dans l'ère industrielle. On produit certes des livres en masse, mais c'est au détriment de la qualité intrinsèque de l'objet, devenu éminemment périssable – à l'image des textes à péremption rapide qu'il contient :

La librairie du progrès sait que la gloire viagère des livres qu'elle publie n'a guère plus de durée probable que la vie des moucheron du fleuve Hypanis, et qu'à peine baptisée par la réclame, elle sera enterrée dans les trois jours avec le feuilleton. Il couvre d'un papier jaune ou vert son papier blanc noirci d'encre, et il abandonne le spongieux chiffon à toutes les intempéries des éléments. Un mois après, le honteux volume gît dans les caisses de l'étalagiste, à la merci d'une belle pluie matinale. Il s'humecte, s'abreuve, se tord, se marbre çà et là de larges zones mordorées, retourne peu à peu à l'état de bouillie dont il est sorti, et n'a presque plus de préparation à subir pour tomber sous le pilon du cartonier.

Les mesures de préservation prises par les autorités, comme l'ouverture de grandes bibliothèques publiques et de centres de recherche, ont parfois, autre paradoxe, un effet contre-productif. Dans *Les Faux-Saulniers*, l'introuvable biographie de l'abbé de Bucquoy est plus menacée à l'Arsenal que sur les étals de la foire de Francfort; échappé au chaos révolutionnaire comme l'abbé aux geôles de l'Ancien régime, le livre est la proie toute désignée d'une Bande noire d'un genre nouveau, venue de l'école d'Athènes fondée sous la monarchie de Juillet – rongeurs métaphoriques, à l'évidence :

Faites bien attention, dis-je, à ces livres du fonds de Saint-Germain-des-Prés, – à cause des rats... On en a signalé tant d'espèces nouvelles, sans compter le rat gris de Russie venu à la suite des Cosaques. Il est vrai qu'il a servi à détruire le rat anglais; mais on parle à présent d'un nouveau rongeur arrivé depuis peu. C'est la souris d'Athènes. Il paraît qu'elle peuple énormément, et que la race en a été apportée par dans des caisses envoyées ici par l'université que la France entretient à Athènes²².

L'accélération du cycle de production, de fabrication et de consommation de livres standardisés fragilise matériellement le livre, et porte atteinte à sa valeur symbolique; produit jetable, il se perd dans l'indistinction, et se confond

22. C. Nodier, « L'Amateur de livres », *Les Français peints par eux-mêmes, op. cit.*, p. 333-334.

avec la masse des imprimés intermédiaires entre le périodique et le volume proprement dit (brochures, canards, physiologies, chansons isolées ou groupées en recueils...) D'où, dès les années 1830, le désir de rendre son individualité au livre en simulant une forme de fabrication artisanale, afin de singulariser le volume : cette scénographie éditoriale redouble la mise en scène tapageuse de la marginalité de l'artiste, l'ouvrage et l'auteur partageant le même goût pour l'extravagance provocante ou le dandysme agressif. D'où, aussi, l'engouement pour maintes formes de littérature non écrite, qui permettraient d'échapper à la double malédiction propre à la civilisation de l'imprimé : le journal jetable, et le livre dégradé²³.

RÉINVENTIONS, RÉSURRECTIONS

Ceci tuera ceci : le livre meurt de ses propres victoires, fragilisé par son indéfinie multiplication, et menacé par sa démocratisation incontrôlée. Les contemporains en prennent conscience avec une particulière acuité, chaque fois que la librairie traverse une période économiquement difficile. Autour de 1830, alors même que le goût du public pour le roman s'affirme, la crise qui touche le secteur de la librairie accentue sa faiblesse structurelle, acculant plusieurs éditeurs importants à la faillite, et obligeant les débutants à se reconvertir dans l'écriture périodique : « La librairie est morte. Il n'y a pour moi de ressources que dans les journaux²⁴ », constate Balzac. Onze ans plus tard, Nodier constate que le contexte de surproduction peine à se résorber, cependant que le marché du livre ancien s'exténue : « L'amateur de livres est un type qu'il est important de saisir, car tout présage qu'il va bientôt s'effacer. Le livre imprimé n'existe que depuis quatre cents ans au plus, et il s'accumule déjà dans certains pays de manière à mettre en péril le vieil équilibre du globe. La civilisation est arrivée à la plus inattendue de ses périodes, l'âge de papier. Depuis que tout le monde fait le livre, personne n'est fort empressé de l'acheter. Nos jeunes auteurs sont d'ailleurs en mesure de se fournir à eux seuls d'une bibliothèque complète. Il n'y a qu'à les laisser faire²⁵. » Critiques, écrivains et éditeurs en

23. Sur cette question, voir notamment *Vallès et les cultures orales*, Élisabeth Pillet et Corinne Saminadayar-Perrin dir., *Autour de Vallès*, n° 44, 2014.

24. Lettre d'Honoré de Balzac à Charles Sédillot, 24 novembre 1830, extrait cité par Marie-Ève Thérenty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Champion, 2003, p. 23.

25. C. Nodier, « L'Amateur de livres », *Les Français peints par eux-mêmes, op. cit.*, p. 325.

appellent à la responsabilité des acteurs du livre, et à une nécessaire moralisation professionnelle, en un discours qu'on retrouve, diversement modulé, à chaque période de tension économique.

Des évolutions considérables modifient en profondeur le monde de l'édition dans les décennies suivantes, cependant que le champ culturel se métamorphose radicalement; reste qu'à la fin du siècle, une nouvelle crise, due à la surproduction, vient ébranler le marché du livre et la confiance de ses acteurs. Dès 1889, Marc Angenot repère des cris d'alarme récurrents²⁶. Et Mallarmé évoque un récent accès de panique: « Une nouvelle courut, avec le vent d'automne, le marché [...] il s'agissait du désastre de la librairie, on remémora le terme de "krach" ? Les volumes jonchaient le sol, que ne disait-on, invendus; à cause du public se déshabituant de lire probablement pour contempler à même, sans intermédiaire, les couchers de soleils familiers à la saison et beaux²⁷. » Retour amusé sur une terreur bien attestée chez les contemporains: l'âge de l'imprimé et son objet emblématique, le livre, succombent en dérisoires martyrs de papier, victimes d'un engorgement pléthorique autant que prolongé. Ce paroxysme d'angoisse, lié à la conjoncture, réactive un argumentaire dont Pascal Durand a montré la stupéfiante longévité: « Le discours le plus insistant et le plus paradoxal est celui qui lie la disparition prochaine du livre imprimé au régime de surproduction dont il serait à la fois le responsable (en tant qu'objet manufacturé) et la victime (en tant que bien culturel soumis au principe capitaliste de l'accumulation). Contre toute attente, ce motif de la surproduction, quelque forme qu'il adopte, ne constitue pas un contre-effet idéologique de ce qu'on a appelé la "seconde révolution du livre" – son passage, dans le second tiers du XIX^e siècle, au stade proprement industriel; il a trouvé son terrain d'expression originaire parmi les contemporains immédiats de sa "première" révolution²⁸. » De fait, cette topique inusable ressurgit périodiquement, et trouve dans l'actuel contexte de débat numérique un nouvel espace argumentatif où se redéployer.

La menace de surproduction, dans un contexte d'extension de la culture de

26. Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, Le Préambule, « L'Univers du discours », 1989, p. 75 notamment.

27. Stéphane Mallarmé, "Étalages", *Divagations* [1897], « Quant au livre », Paris, Gallimard, « nrf Poésie », 1976, p. 259.

28. P. Durand, « "Quant au livre". Prophéties et pouvoirs », *Édition et pouvoirs*, *op. cit.*, p. 287.

masse, entraîne par réaction une mythologie compensatoire du Livre comme individu, prolongation de la dynamique créatrice qui anime son auteur, matérialisation immédiate de sa pensée en acte. Restif de la Bretonne, à en croire Nerval, engageait directement son corps dans la création littéraire, celle-ci ne se différenciant plus de la composition matérielle du livre :

[Restif] n'était plus le pauvre ouvrier typographe d'autrefois ; il était devenu maître dans cette profession, qu'il alliait singulièrement à celle de littérateur et de philosophe. S'il daignait encore travailler manuellement, c'était après avoir accroché au mur près de lui son habit de velours et son épée. D'ailleurs, il ne *composait* que ses propres ouvrages, et telle était sa fécondité, qu'il ne se donnait plus la peine de les écrire : debout devant sa casse, le feu de l'enthousiasme dans les yeux, il assemblait lettre à lettre dans son *composteur* ces pages inspirées et criblées de fautes, dont tout le monde a remarqué la bizarre orthographe et les excentricités calculées. Il avait pour système d'employer dans le même volume des caractères de diverse grosseur, qu'il variait selon l'importance présumée de telle ou telle période. Le *cicéro* était pour la passion, pour les endroits à grand effet, la *gaillarde* pour le simple récit ou les observations morales, le *petit romain* concentrait en peu d'espace mille détails fastidieux, mais nécessaires. Quelquefois il lui plaisait d'essayer un nouveau système d'orthographe ; il en avertissait tout à coup le lecteur au moyen d'une parenthèse, puis il poursuivait son chapitre, soit en supprimant une partie des voyelles, à la manière arabe, soit en jetant le désordre dans les consonnes, remplaçant le c par l's, l's par le t, ce dernier par le ç, etc., toujours d'après des règles qu'il développait longuement dans ses notes. Souvent, voulant marquer les longues et les brèves à la façon latine, il employait, dans le milieu des mots, soit des majuscules, soit des lettres d'un corps inférieur ; le plus souvent il accentuait singulièrement les voyelles, et abusait surtout de l'accent aigu²⁹.

Dès *Illusions perdues* (1843), David l'imprimeur est poète tout autant, et peut-être davantage, que Lucien de Rubempré... Cette personnalisation de la mise en page et de la typographie fait du livre, dans la continuité des expérimentations romantiques, un corps signifiant, incarnant un texte plus qu'il ne le présente à la lecture. Toute la réflexion de Mallarmé repose sur l'ambiguïté essentielle qui caractérise la matérialité du livre, « instrument spirituel » dont

29. G. de Nerval, « Les Confidences de M. Nicolas », *Les Illuminés : récits et portraits*, Paris, V. Lecou, 1852, p. 87-88.

les potentialités multiples (disposition, mise en page, format, modes de reliure...) restent à expérimenter.

Ces recherches mallarméennes sont exactement contemporaines (on ne s'en étonnera pas) d'une prise de conscience aiguë, chez les professionnels mais aussi dans le public, de la matérialité formelle et spatiale propre à la page de journal, laquelle échappe à l'ordre discursif pour inventer ses propres protocoles de lecture. La une, notamment, vaut pour portrait, qu'on reproduit volontiers, le plus souvent en miniature, dans les journaux eux-mêmes ou dans les annuaires : « Émerge une identité purement visuelle : le texte du journal reproduit importe très peu (il est parfois trop petit pour être lu), et au contraire la plupart des éléments signifiants sont les différentes zones de la Une, sa surface rythmée, la disposition de ses colonnes et parfois de ses illustrations, les éléments les plus marquants de sa typographie, bref de tout ce qui fait que la page d'un journal est autant à regarder qu'à lire. D'autre part alimentée par le commentaire qui l'accompagne, nourrie par un contexte social particulier, la vignette de la Une s'impose comme une sorte de représentant du journal, elle en devient la signature visuelle qui concentre en elle une histoire et une identité médiatiques³⁰. »

La création littéraire s'étend jusqu'à la conception, voire la fabrication de l'objet-livre qui en incarne le processus autant que le résultat ; inversement, les usages et les pratiques de la littérature passent par un travail d'appropriation sur le corps du texte. La singularité de la relation esthétique trouve son expression la plus évidente dans le raffinement bibliophile, dont Edmond de Goncourt, collectionneur notoire, fait une part essentielle de sa scénographie auctoriale – à une époque où les romanciers naturalistes, au contraire, affichent leur dédain pour le culte du « beau livre », l'ouvrage valant d'abord comme texte, voué à se résorber dans la transparence référentielle que recherche le réalisme. Le mythe du Livre finit par ouvrir un monde alternatif (« *Anywhere out of the world* »...) où l'esthète pourrait échapper à la vulgarité de l'âge de papier, et à l'asphyxie programmée de la littérature. Dans sa *Thébaïde* de Fontenay-aux-Roses, Des Esseintes s'enferme dans un livre géant : « Il se résolut, en fin de compte, à faire relier ses murs comme des livres, avec du maroquin, à gros grains écrasés, avec de la peau du Cap, glacée par de fortes plaques d'acier, sous

30. Guillaume Pinson, *L'Imaginaire médiatique. Histoire et fiction du journal au XIX^e siècle*, Paris, Garnier, 2013, p. 176-177.

une puissante presse³¹. » Et il lui suffira d'une heure passée au *Galignani's Messenger* rue de Rivoli, puis de la lecture d'une page du Baedeker consacrée aux musées de Londres, pour connaître toutes les émotions d'un voyage outre-Manche.

La bibliophilie moderne, telle qu'elle s'impose à la fin du siècle, réinvente le livre au sens propre du terme, faisant de chaque volume un objet d'art sans équivalent. À cet égard, les innovations d'un collectionneur comme Edmond de Goncourt entretiennent un dialogue étroit avec les recherches de Des Esseintes, dont les exceptionnels volumes, composés artisanalement selon des procédés d'antan, voire manuscrits, mobilisent des papiers rares, des typographies uniques, des reliures pensées comme des œuvres d'art. C'est l'objet-livre lui-même qui se trouve métamorphosé ; il n'est plus réductible au texte, lequel se trouve parfois considérablement enrichi par des ajouts de toutes sortes (autographes, documents d'époque, illustrations, médaillons enchâssés dans la reliure...), quelquefois aussi considérablement réduit ou recomposé, rassemblant et appariant en un recueil inédit les pages préférées de tel ou tel écrivain. L'ouvrage devient « le support d'une création, dans sa reliure, puis dans l'enrichissement de son contenu. Le livre se présente ainsi comme un objet original, dans sa structure logique comme dans son identité historique : d'une part, il peut être considéré soit comme une pièce, une partie de la collection, soit comme un ensemble, une collection dans sa totalité [...] d'autre part, venu du passé, il s'enrichit des transformations du présent³². » La valeur immatérielle prêtée au livre est refondée, au prix d'un déplacement qui inverse la hiérarchie symbolique entre le texte et son support.

Si bien que le corps du livre peut incarner la sensualité propre à la relation esthétique. La reliure que Des Esseintes crée pour « L'après-midi d'un faune » forme l'interface entre le contenu érotique du poème, et la séduction qu'il exerce sur le lecteur :

Des Esseintes éprouvait aussi de captieuses délices à palper cette minuscule plaquette, dont la couverture en feutre du Japon, aussi blanche qu'un lait caillé, était fermée par deux cordons de soie, l'un rose de Chine, et l'autre noir.

Dissimulée derrière la couverture, la tresse noire rejoignait la tresse rose qui mettait comme un souffle de veloutine, comme un souçon de fard japonais moderne,

31. Joris-Karl Huysmans, *À Rebours* [1884], Paris, Gallimard, « Folio », 1977, p. 94.

32. D. Pety, *Les Goncourt et la collection*, op. cit., p. 182.

comme un adjuvant libertin, sur l'antique blancheur, sur la candide carnation du livre, et elle l'enlaçait, nouant en une légère rosette, sa couleur sombre à la couleur claire, insinuant un discret avertissement de ce regret, une vague menace de cette tristesse qui succèdent aux transports éteints et aux surexcitations apaisées des sens³³.

Des Esseintes lui-même, et le roman dont il est l'emblème, prend corps en un livre dont la destinée amoureuse esquisse une histoire littéraire métaphorique: « Edmond de Goncourt voit dans des Esseintes le “mari” idéal que devrait épouser Chérie, et il rêve de placer les deux ouvrages côte à côte dans sa bibliothèque, présentés dans des éditions de luxe offrant l'image d'un accouplement symbolique³⁴. »

Le discours sur la mort du livre, qui traverse tout le XIX^e siècle, essentialise l'objet-livre pour en faire à la fois l'emblème et l'incarnation symbolique de la Littérature. Anéanti sans recours avec la Révolution française, l'ancien régime de la communication littéraire est désormais supplanté par l'essor d'une culture de masse, dont la médiatisation est l'agent le plus visible et le plus efficace (ou le plus catastrophique) : l'angoisse ressentie devant cette mutation, et les dépossessions qu'elle entraîne, se traduit en différents scénarios mettant en scène la fin du Livre. Celui-ci vaut pour métaphore de l'écrivain, dans sa scénographie auctoriale, ses prérogatives et ses fonctions ; il incarne aussi matériellement un certain idéal de la littérature de haute légitimité : la forme que revêt le livre, les pratiques et les usages qu'il induit, manifestent la place réservée au discours littéraire dans l'espace public.

D'où la portée idéologique voire politique des fantasmes qu'orchestre la mort annoncée du livre. Selon qu'on le considère comme industrialisation ou comme démocratisation, le nouveau régime de la production littéraire, les nouveaux modes de circulation des textes sont ressentis comme triomphe de l'esprit de la littérature (fût-ce au détriment de sa matérialité livresque), ou comme catastrophique décadence signifiée par l'exténuation de la civilisation du livre. À cet égard, le réflexe bibliophile n'est pas nécessairement passéiste ou rétrograde. Dans *La San Felice*, Dumas voit dans l'ancienne gloire du livre l'authentique souveraineté de l'intelligence, opposée aux despotismes illégitimes

33. J. K. Huysmans, *À Rebours*, *op. cit.*, p. 318.

34. Alain Pagès, *Zola et la groupe de Médan*, Paris, Perrin, 2014, p. 297.

des dynasties régnantes; le roman feuilleton, humblement logé au rez-de-chaussée des quotidiens, est l'héritier historique de cette valeur intrinsèquement démocratique et révolutionnaire. « Ceci tuera cela », malgré tout, ainsi que l'indiquent les emblèmes successivement adoptés par les Elzévir: « ... l'ange tenant d'une main un livre, de l'autre une faux; un cep de vigne embrassant un orme, avec la devise *Non solus*; la Minerve et l'olivier, avec l'exergue *Ne extra oleas* [...] la guirlande de roses trémières, et enfin les deux sceptres croisés sur un bouclier³⁵. »❧

CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN

Université Paul-Valéry, Montpellier / RIRRA 21

35. A. Dumas, *La San Felice*, *op. cit.*, p. 300.